16
FRC.1.
6482
Case
FRC
15917

LETTRE

DE M. CÉRUTTI

A MM. LES RÉDACTEURS

DE LA

CHRONIQUE DE PARIS,

AU SUJET DE M. NECKER.

Si immensum Imperii Corpus stare ac librari sine rectore posset, dignus erat à quo Respublica inciperet.

Si le Corps immense de cet Empire pouvoit subsister et se régler sans un Monarque, c'étoit à lui de commencer la République.

TACITE, Hist. Livre I, Chap. 15.

Chez DESENNE, Libraire au Palais-Royal
N°. 1 & 2.

1790.

THE NEWBERRY
LIBRARY

LETTRE

DE M. CÉRUTTI

A MM. LES RÉDACTEURS

DE LA

CHRONIQUE DE PARIS,

AU SUJET DE M. NECKER.

MESSIEURS,

L'EXTRAIT ingénieux et raisonné que vous avez fait de ma discussion épistolaire sur la Noblesse, m'a honoré beau-

coup, et beaucoup affligé. Je suis forcé, non par la Sainteté de mon Ministère, comme a dit si plaisamment M. l'Abbé Maury, mais par le devoir sacré d'une juste modestie et d'une équité blessée, de repousser des Eloges donnés à mes Ecrits, aux dépens d'un Homme supérieur de toutes les manières. Il l'est par ses talens, il l'est par ses travaux, il l'est par sa renommée: j'ajouterois qu'il l'est par sa place, si une place aujourd'hui étoit autre chose qu'un but contre lequel tous les arcs sont tendus et tous les yeu sont armés. Vous dites, MESSIEURS, que cet Homme, tant applaudi et tant calomnié, *n'a mérité peut-être, ni ses ennemis, ni ses enthousiastes.* Je soutiens au contraire qu'il a mérité, et ses enthousiastes, et ses ennemis. Parcourons d'un coup-d'œil les époques de sa vie.

Dans quelle époque s'est il manifesté à la France? Lorsque le despotisme mi-

nistériel nous accabloit de chaînes et nous condamnoit aux erreurs. L'insouciant Maurepas venoit de déplacer le laborieux et magnanime Turgot. C'étoit un acte musulman dans un siècle philosophe. Un Homme, digne de ce dernier, arriva parmi nous du Lac Leman. C'étoit la troisième fois que la lumière nous venoit de ces lieux renommés. C'est de-là que Voltaire nous avoit envoyé la tolérance ; c'est de-là que Rousseau nous avoit apporté la Liberté ; c'est de là que M. Necker fut appellé à la réforme de l'Administration. Instruit des obstacles, économe des ruines, il frappe sur les abus avec le même instrument que Turgot ; mais il combine mieux les coups et il désarme mieux les résistances. Il essaye, non pas ses forces, mais notre foiblesse. Il débute par les changemens et non par les révolutions. L'abolition des restes odieux de la main-morte, la ré-

duction des vaines dépenses, des Caisses superflues, furent le prélude heureux d'une Administration qui, sans bouleverser toutes les fortunes, devoit refaire peu-à-peu la fortune publique. L'institution des Assemblées Provinciales fut véritablement le berceau caché d'une nouvelle Monarchie. Dès-lors l'intérêt National commença d'exister en personne. Les Parlemens tremblèrent pour le leur. Le Conseil se trompa sur le sien. Les Courtisans pressentirent leur chûte. Maurepas accéléra celle du Réformateur. Celui-ci, en pliant, auroit pu resister: il fut inflexible dans un tems où tout fléchissoit. Il rejetta sa place, sans rejetter les desseins qu'il avoit espéré accomplir par elle. Sa solitude devint l'attelier secret de la Patrie. Là, fut élaboré, là, fut achevé l'Ouvrage le plus important, le plus éloquent, le plus lumineux que

notre siècle ait produit sur les Finances Françaises.

Jusqu'alors, la science la plus néces; saire avoit été le méchanisme le plus obscur ou le cahos le plus discordant - mais quand le génie expérimental descend dans un abîme, la *profondeur* devient lumière, et l'ordre s'élève du sein de la confusion. Après avoir lu M. Necker, on croit avoir été Ministre des Finances ou pouvoir le devenir : on croit tenir en main, non pas le fil du labyrinthe, mais le cable du vaisseau public. La force des discussions ne nuit aucunement, dans son Ouvrage, à l'élévation des sentimens En planant au-dessus des intérêts de la France pour les observer, il jette sur elle un regard d'amour et d'attendrissement : son cœur participe à ses idées, se pénètre de ses résultats, et généralise ses émotions comme ses vues. Enfin, malgré ses défauts, ce grand Ouvrage rappelle à

ceux qui le méditent sans préjugé, les Alpes qui l'ont vu éclorre. Il est majestueux comme elles, et comme elles il découvre le plus vaste horison. L'auteur n'avoit pu changer l'esprit des Cours : il changea celui de la Nation ; et son Livre immortel, Oracle des Français, les gouvernoit en son absence. De-là, date le grand mouvement et le cours accéléré des idées publiques. La France tourna toutes ses vues sur ses Finances et tout son espoir sur celui qui le premier lui avoit arraché le bandeau, *ou plutôt la cataracte* de l'aveuglement.

Reporté à l'Administration, dans un moment où elle étoit, pour ainsi dire, démolie et abattue, il la soutint par son crédit personnel, il appella franchement la seule Puissance capable de tout rétablir, il pressa l'arrivée de l'Assemblée Nationale. Les intrigues cachées soulevèrent alors contre lui tous les abus domi-

nans. Nobles, Prêtres, Magistrats lui firent un crime irrémissible de la double représentation. Ils le peignirent comme un Despote qui créoit une République. D'autres Adversaires, plus dangereux, voulurent, en profitant de cet éternel bienfait, lui en ravir la gloire, et lui firent un crime impardonnable de n'avoir pas aboli, de son autorité, la distinction des Ordres. Lui, ferme et inébranlable sur la ligne rigide qui séparoit le droit national et le pouvoir ministériel; lui, gardant la mesure sévère prescrite à un Homme d'Etat, qui ne veut, qui ne doit, ni toucher aux libertés publiques dont il est le Sujet, ni abandonner les intérêts politiques dont il est le Dépositaire et le Gardien; lui, Républicain à la Cour, et Royaliste à l'Assemblée Nationale, s'est joint aux opérations évidemment utiles, s'est tenu à l'écart dans les opérations infructueusement cruelles; applaudissant aux Réparateurs, intercé-

dant pour les Victimes ; comblant, tant qu'il pouvoit, le vuide immense qu'il voyoit aggrandir ; demandant, tant qu'il osoit, les ménagemens et les indemnités qu'il jugeoit légitimes ; se montrant, en un mot, non-seulement le premier Ministre des Finances, mais encore le premier Ministre de l'Humanité.

Résumons les trois époques. Il n'avoit qu'à sacrifier la vérité à Maurepas, et Maurepas l'eût soutenu. Il n'avoit qu'à sacrifier la justice aux Notables, et les Notables l'auroient proclamé. Il n'avoit enfin qu'à sacrifier la commisération au Peuple, devenu tout-puissant et quelquefois trop puissant, et le Peuple qui l'adoroit pour sa vertu, l'eût adoré pour sa foiblesse.

Voilà, MESSIEURS, en abrégé et en conscience, le portrait de l'Homme peint si diversement par des crayons opposés. Voilà, d'après les faits, voilà, d'après les résultats, ce qui lui a valu de si

nombreux enthousiastes et de si ardents ennemis. Je désapprouve, ainsi que vous, son opinion sur la Noblesse, mais je regarde cette erreur comme une faute de la vertu et comme une illusion de la pitié. N'est-il pas permis de se tromper ainsi? N'est-il pas honorable, après avoir résisté à toutes les considérations de l'intérêt, de fléchir un moment devant une considération plus généreuse que personnelle? Je dois me le reprocher, je puis vous le reprocher, MESSIEURS : nous avons été, vous et moi, beaucoup moins justes, beaucoup moins courageux, en foulant aux pieds la Noblesse terrassée, qu'il ne l'a été en recommandant les Nobles dans leur dernier soupir. Il auroit desiré les laisser disparoître de leur mort naturelle. Sans doute, il a tremblé de voir recommencer des exécutions violentes et des scènes atroces. Peut-être aussi, et je crois que c'est la raison définitive de

son opiuion, peut-être a-t-il craint, en voyant la profusion des rubans nouveaux, des nouvelles médailles, qu'un préjugé antique ne fût remplacé par un préjugé moderne, et que la Vanité humaine ne fît que varier, que retourner, en quelque sorte, ses ridicules parures et ses misérables décorations.

N'appellez pas, de grace, MESSIEURS, cette Lettre une Apologie. Je ne défends pas l'opinion de M. Necker: j'explique sa pensée. Il n'a pas besoin de moi pour sa gloire. Je crois même qu'il me pardonneroit plus facilement d'être son Détracteur que d'être son Apologiste. Je n'ai parlé si souvent de lui, au risque de l'ennuyer le premier, que parce que je suis indépendant, et de lui, et du monde, ou plutôt parce que j'ai envisagé toujours sa cause comme la cause publique. J'ai regardé parmi la foule des ambitieux, et je n'ai vu personne digne

de le remplacer. J'ai regardé dans le petit nombre des hommes instruits, et je les ai vus tous plus instruits qu'expérimentés. J'ai regardé dans le grouppe insurgent qui se déchaînoit contre ce Ministre, et j'avoue que j'ai été révolté de l'impéritie qui l'accusoit, de l'ingratitude qui le menaçoit, de l'imposture qui le calomnioit sans vraisemblance et sans pudeur. Je suis bien éloigné, MESSIEURS, de vous confondre avec cette populace acharnée. Votre patriotisme vous absout de la censure qui vous est échappée dans la première chaleur : elle a emporté votre plume. La mienne n'a nul titre pour vouloir diriger celle des talens. J'ose transcrire seulement un avis donné par notre Maître commun, par le premier Censeur des bons Ecrivains, par Quintilien, en un mot : *Modeste ac circumspecte de tantis Viris*

judicandum : La liberté des jugements ne doit point faire oublier le respect dû aux Hommes célèbres.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CÉRUTTI.

P. S. Permettez-moi de joindre ici quelques réflexions détachées.

1°. Je ne suis lié avec le Ministre que je défends, ni de société, ni d'obligation, ni d'espérance aucune.

2°. Je ne m'acharne à sa défense que parce que l'on s'acharne à sa ruine, et je combats de colère, encore plus que d'amitié.

3°. Je changerai de Héros, à l'instant que j'aurai vu un Administrateur plus juste, plus laborieux, meilleur écrivain ou meilleur économe.

4°. Je pense qu'un Ministre est un Homme qui ne doit pas être invulnéra-

ble, mais non un but insensible où tous les maladroits et tous les mallanveilts s'exercent à tirer.

5°. Je trouve les cabales des Patriotes aussi viles que celles des Courtisans.

6°. Je n'aime pas mieux la République des Pirates que la Monarchie des Janissaires.

7°. Je blâme quiconque travaille à rendre le Peuple aussi fantasque, aussi soupçonneux, aussi despote que les Sultans d'Asie.

8°. J'aime le Peuple avec tendresse, avec passion; mais je ne ferai pas de ma plume une hache soumise à son caprice.

Nec sumit aut ponit securem
Arbitrio popularis auræ.

Hor. Od. 2, lib. 3.